

FEUGEAS

NELSON MELODY

PARTIE 4



TURFU LES EDITIONS

Chapitre 7 : Ground control To Major Tom

L'été 2063 se termina sur une météo capricieuse avec de longues journées où la pluie tombait dru sur nos têtes de lycéens pourtant déjà assez démotivés par l'idée même d'aller en cours. En classe, mon état d'esprit était lui bien plus changeant que la météo. Certaines journées, j'essayais de suivre sans pour autant trop y parvenir, et d'autres fois je me faisais simplement exclure de cours avec Lila. Curieusement, cela ne m'empêchait pas d'avoir la moyenne dans toutes les matières. J'avais même réussi à obtenir un A+ lors du devoir sur Fahrenheit 451. Mais même si cela constituait mon principal fait d'armes de ce début d'année, il demeurerait trop esseulé pour satisfaire mes parents.

En parlant de mes parents, la dispute à laquelle j'avais accidentellement assisté avait comme disparue dans les méandres de l'inexistant. Un peu comme ces mauvais rêves que l'on souhaite oublier le plus rapidement possible. Il y avait même des moments où je finissais par me demander si cela s'était réellement déroulé ou si je n'avais pas fantasmé. Notre vie familiale, si proche et distante à la fois, avait fini par reprendre son cours normal sans aucun autre soubresaut notable. Mes parents travaillaient, mon frère traînait et moi je m'occupais en fonction des aléas de la vie. Seul le jour de mon anniversaire finit par nous réunir le 13 octobre, pour manger une part de gâteau. Cela dura 15 minutes, et tout redevint normal.

Je vous ai parlé précédemment de ce grand brun aux yeux clairs que j'avais remarqué en train de m'observer à la rentrée. Eh bien ce garçon – répondant au prénom d'Alessio – était venu un jour me parler à la

médiathèque du lycée. Il voulait faire connaissance et comme toute personne cherchant cela, il avait commencé par me demander si il pouvait s'asseoir à ma table avant de maladroitement débiter à me questionner sur ce que je faisais là puis bien entendu sur moi. Il semblait gentil et loin d'être dénué d'intelligence.

Il me parla longuement du sujet qu'il étudiait en cours, à savoir, « l'essor de l'économie africaine des années 2020-2030 ». Il avait un charme qui ne me laissait alors pas insensible. Ses yeux que j'avais identifiés comme étant vert clair, étaient une vraie beauté rare. Il finit par partir lorsque fut venue l'heure pour lui d'aller en cours. Depuis ce jour là, nous esquissions tout deux un sourire à chaque fois nous nous croisions.

Matthias ne me parla plus des événements qui étaient survenus ce soir d'été où il avait été embarqué par la police. Lila non plus d'ailleurs. Elle était littéralement obsédée par son Enrique dont elle me rabattait les oreilles. Je pensais alors qu'elle trouvait plus d'intérêt à parler avec un garçon que passer du temps avec moi. Je le perçus un peu comme un abandon, injuste et sûrement involontaire, mais abandon tout de même.

Pour ce qui est de Nelson Melody, prise dans le rythme du train-train quotidien, je ne pensais plus à lui. J'avais dévoré son livre de bout en bout et j'avais trouvé sa conclusion géniale avec cette histoire d'hommes-livres qui – dans un contexte où les livres étaient interdits – vivaient à l'écart de la société et passaient leur temps à apprendre par cœur les œuvres afin de les conserver et les transmettre par oralement. Mais une fois la lecture terminée, rien ne me rattachait au propriétaire de ce livre. Il fallut un événement incongru – encore un autre – pour m'amener à revoir Nelson

Melody. Un mercredi, celui où nous avions notre dernier cours de français avant les deux semaines de vacances de la Toussaint, la prof nous annonça que nous aurions pour la rentrée un devoir-maison à faire. Il s'agissait de lire un roman puis d'en faire un court résumé avant d'expliquer ces enjeux et thématiques. Après cela, nous aurions alors à rédiger un autre paragraphe où nous devons exposer notre point de vue sur tout cela. Déjà surchargée de travail pour les vacances, toute la classe fut dépitée. La professeur fit apparaître sur le mur-écran de la classe les référence du roman, il s'agissait de « L'Attrape- cœurs » de J.D. Salinger.

Sur le moment, j'eus comme une sensation de déjà-vu mais sans comprendre c'est en faisant un peu de rangement dans ma chambre que je finis par tomber sur le livre que m'avait prêté Nelson Melody adapté en un film que j'avais vu ? Ou peut-être un de mes précédents professeurs de français l'avait-il évoqué un jour en cours ? Ce fut finalement dans le bus qui me ramenait à Montamisé que me revint en mémoire l'instant où j'avais déjà croisé cette œuvre. Je me revis alors très clairement saisir un livre sur l'étagère dans la véranda, un livre rédigé par un certain J.D. Salinger et qui s'appelait « L'Attrape- cœurs ».

À partir ce moment-là, ce vieil homme au comportement fantasque se mit de nouveau à occuper mon esprit. S'imprégna alors insidieusement en moi une incompréhensible forme de nécessité, celle de lire ce roman au format papier et non pas numérique. Comme si l'idée d'être la seule à faire quelque chose me faisait me sentir spéciale. Mais ce désir se retrouvait tout de même endigué par le fait que le propriétaire de ce livre semblait ne pas supporter la présence d'autrui, mais aussi par celui que je n'avais pas

vraiment de bonnes raisons de revenir le voir. En effet, parce que j'avais saisi un vieux livre une de ses étagères je revenais le voir , cela constituait à mon avis un bien maigre prétexte à lui opposer pour justifier d'avoir à revenir le déranger chez lui.

Puis, durant la soirée du vendredi précédent le début des vacances, je finis par tomber sur le livre que m'avait prêté Nelson Melody en faisant un peu de rangement dans ma chambre. Je me fis la réflexion que je ne savais pas s'il s'agissait de sa part d'un don ou d'un simple prêt. Moi qui cherchais à retourner le voir, j'avais trouvé le motif de la visite que j'allais lui rendre le lendemain même.

C'est ainsi que le lendemain après-midi sur les coups de 15h je retournais devant ce vieux muret blanc délavé surmonté de motifs en métal rouillé, le même métal dont était constitué le portail. Je mis un certain temps à sonner, préoccupée par l'incertitude mais aussi par la peur d'être vue par quelqu'un. Je regardais plusieurs fois autour de moi avant d'appuyer sur la sonnette.

J'avais cette impression qu'on pouvait avoir dans certains de nos rêves d'enfant, de ceux où nous nous rendions compte être nu en plein milieu de la cour de récréation. Un de ces songes où se mélangent la peur d'être vu et de subir les moqueries des autres ainsi que celle – diamétralement opposée mais pas nécessairement incompatible – d'être ignorée et que personne ne s'active pour nous aider à résoudre cette situation gênante. Le portail resta clos, la porte d'entrée aussi, tout comme

les volets en bois d'ailleurs. Seul le vent et les différents mouvements dont il était la source venaient briser l'immobilisme de la scène, me permettant de ne pas douter d'être devant la maison de Nelson Melody et non pas devant un écran diffusant une image fixe.

Je sonnai de nouveau. Encore une fois. Rien ne se passa. Selon toute vraisemblance, Nelson Melody ne voulait pas me revoir. Je tournais les talons lorsque j'entendis soudain le grincement du portail derrière moi. En me retournant, je le vis s'ouvrir comme la dernière fois. Je tournais alors les talons et commençais à m'engager dans l'allée goudronnée. Le portail, alors à mi-parcours, se bloqua dans un fracas mécanique, me faisant sursauter. La surprise du moment aidant, je fis quelque pas précipités, manquant de peu de trébucher. Constatant le blocage ainsi que mon ignorance des mécanismes d'ouverture des vieux portails rouillés, je repris mon avancée dans l'allée goudronnée et m'orientais vers la porte d'entrée principale.

Comme lors de notre précédente rencontre, Nelson Melody ouvrit la porte avant que j'eus le temps de l'atteindre. Lorsqu'il apparut je constatai qu'il n'avait presque pas changé. D'un point de vue physique, seule sa barbe semblait avoir quelque peu poussé, mais dans des proportions si infimes qu'elle ne me permettait pas de pouvoir l'affirmer avec certitude. D'un point de vue vestimentaire, Nelson Melody portait le même agencement de vêtements que lors de notre précédente rencontre. Mais ces deux atours étaient néanmoins différents dans leur texture et dans leur couleur. Ainsi, le vert foncé et le bleu ciel se voyaient ici remplacés par le bleu marine et le rouge délavé, curieux agencement passé de mode depuis une époque que je n'avais vraisemblablement pas vécue.

« Bonjour Andréa.

-Bonjour monsieur Melody.»

Sourire de circonstance ou bien de politesse, c'est en tous cas bien cela que nous échangeâmes tandis que nous nous disions bonjour.

« Je dois t'avouer que je ne pensais pas te revoir un jour, lâcha alors Nelson Melody.

-Ah bon ? Pourquoi cela? J'avais l'air en si mauvaise santé que ça ? »

Ma blague le fit rire. Comme lors de notre précédente rencontre, il ne semblait pas dérangé par le fait de me voir de nouveau pointer le bout de mon nez à son domicile.

« Non, non ce n'est pas ça, tu as l'air effectivement en pleine forme. C'est juste que je n'ai vraiment pas été très accueillant avec toi la dernière fois.

-Oh non pas plus que ça vous savez. Je peux comprendre que vous n'ayez pas vraiment envie de passer du temps avec une fille de mon âge.

-Hm, ce n'est pas exactement ça non. »

À son visage, je compris que je l'avais vexé. Il avait exécuté une de ces moues reconnaissable entre mille dont nous gratifions généralement nos interlocuteurs pour dissimuler une gêne ou un mécontentement. Avec cela, je compris rapidement qu'il ne fallait pas évoquer son âge sous peine

de le froisser.

« Bon et que vient donc faire une fille de ton âge chez une personne de mon âge ? »

Belle tentative par l'ironie, de reprendre la main sur la discussion, vous en conviendrez.

« Oh, eh bien, je vous ramène le livre que vous m'aviez prêté.

-Un livre que je t'ai prêté ? Quel livre ?

-Mais si, vous savez, Fahrenheit 451 ! » Comment était-il possible d'oublier cela ?

« Ah oui effectivement ! Cela m'était complètement sorti de la tête. T'as-t-il plu au moins ?

-Oui énormément ! J'aime beaucoup la manière dont l'auteur semble tirer la sonnette d'alarme tout au long du livre. Mais malheureusement, ça n'a pas bien marché puisque, à part pour les chiens mécaniques et les hommes-livres, la société décrite dans ce livre ressemble au monde d'aujourd'hui...

-C'est vrai ? Tu le penses vraiment ?

-Bah oui, on n'a plus de livres papiers dans nos maisons, les murs de celles-ci contiennent des écrans et les gens, une fois adulte, ne prennent plus le temps pour rien. Enfin, c'est comme ça que je vois les choses mais je suis peut-être la seule.

-Les murs sont devenus des écrans... Impressionnant ! En tous cas, si le monde est devenu tel que tu sembles me le décrire, je ne peux que me résoudre à penser qu'il n'y a définitivement plus d'espoir pour l'humanité. »

Il me sembla à ce moment-là qu'il en faisait trop. Un peu comme la dernière fois, lorsqu'il m'avait gratifié d'un « adieu » à mon départ. Mais Nelson Melody paraissait alors penser ses mots avec une telle sincérité que je finis par douter qu'il ait pu chercher une quelconque forme d'exagération en les prononçant. Il reprit alors :

« Et ce qu'il faut te dire c'est que cet auteur a écrit son bouquin dans les années 50, à une époque où les téléviseurs noirs et blancs commençaient à peine à s'installer dans les foyers américains. Cet homme avait prédit des évolutions technologiques tels qu'Internet ou ces écrans de la taille d'un mur des décennies avant qu'elles ne soient inventées et commercialisées ! C'est impressionnant n'est-ce pas ? »

Je me rappelle avoir mis quelques secondes pour comprendre que Nelson Melody parlait des années 50 du XXème siècle et non pas de celles du XXIème. Mais cela ne m'empêcha pas de comprendre parfaitement son propos. Effectivement, se dire que quelqu'un pouvait prédire le futur et voir juste sur autant d'éléments était assez déroutant. Tellement déroutant que je ne sus pas vraiment quoi répondre à Nelson Melody.

« Euh oui effectivement, répondis-je en lui tendant le livre.

-Bon, si tu ne souhaites pas le garder, tant pis. Merci », répondit-il en saisissant le livre.

Il est impossible qu'il ne m'ait pas prise pour une gourde à ce

moment-là. Je crois que j'étais impressionnée de rencontrer quelqu'un qui sache autant de choses. Prenez en considération que la plupart de mes professeurs faisaient leurs cours avec des encyclopédies en ligne connectées en permanence. Même madame Branzou ma prof de français, qui y avait peut-être recours moins régulièrement que ses collègues, était une adepte de cette pratique. Les discussions « culturelles » de 2063 n'avait pas le même rythme que celles pratiquées alors par Nelson Melody. Tout était plus direct et il ne laissait pas la place à un seul moment assez long pour pouvoir chercher sur ma tablette des éléments de réponses. Du haut de mes 16 ans, je n'étais définitivement pas prête pour rentrer dans l'arène face à lui. Nelson Melody finit par me demander :

« Tu étais seulement venue pour ramener un vieux livre à un vieux monsieur ?

-Eh bien en fait non... Je sais que cela va peut-être vous déranger encore, et je pourrais comprendre que vous me disiez non, mais je dois étudier en cours « L'Attrape-coeurs » de J.D. Salinger et...

-C'est mon livre préféré, m'interrompit-il avec sourire qui semblait venir du fond de son cœur.

-Oh ! c'est vrai ? Eh bien vous devez l'avoir dans une de vos bibliothèques alors, demandais-je, feignant de ne pas déjà le savoir.

-Oui j'en ai un exemplaire. Mais que dois-tu faire avec ce livre ? Uniquement le lire ?

-Non, je dois aussi en faire une sorte de compte-rendu.

-Ah je vois... Et si je comprends bien, tu voudrais que je te le prête ?

-Si cela ne vous dérange pas... Oui j'aimerais bien. »

Il marqua alors une pause, comme nécessaire, pour montrer que sa réponse n'allait pas de soi.

« Très bien, je vais te le prêter, mais il faudra en prendre soin.

-Je vous promets d'y faire très attention.

-Bon, suis moi. »

Je fus étonnée qu'il me propose de rentrer de nouveau chez lui. Lors de mes derniers passages, j'avais été non pas chassée, mais invitée fermement et expressément à quitter les lieux. En pénétrant, je pus constater que rien n'avait changé dans la maison, que cela soit dans l'agencement des meubles ou dans la couche de poussière les recouvrant. Les enceintes d'un âge incertain, posées sur de petites plates-formes en deux endroits en hauteur dans la pièce, faisaient résonner une musique que je reconnus tout de suite comme étant une de celles qu'écoutait Nelson Melody le soir de notre rencontre.

« Excusez-moi monsieur Melody, mais il ne s'agirait pas de la musique que vous écoutiez le soir où je me suis réfugiée sous votre véranda ?

-Si, il y a de fortes chances.

- Comment s'appelle-t-elle ?

-Si tu dois écouter quelque chose de cet album, ce n'est pas seulement un morceau, c'est l'album en entier. Il s'agit de « l'Histoire de Melody Nelson » de Serge Gainsbourg. Tu connais Serge Gainsbourg ?

-Non pas du tout.

-C'est pas vrai ? Mais tu as au moins entendu parler de lui, ou son nom te dit quelque chose ?

-Hmm... Non, ça ne me dit vraiment rien.

-Il n'y a vraiment plus d'espoir alors... »

En disant cela, il semblait vraiment dépité et triste. Comme s' il venait d'apprendre le décès d'un membre de sa famille ou quelque chose s'en rapprochant. Alors que nous traversions la cuisine en direction de la véranda, une question me brûla les lèvres :

« Dites-moi, je suppose qu'il y a un rapport entre la Melody Nelson de ces chansons et votre nom, non ? »

Le grincement des volets qu'il ouvrait – tranchant radicalement avec son silence – rendait la situation gênante. J'avais clairement touché un point sensible. Aussi laconique que direct il finit par lâcher :

« Je n'ai pas envie de répondre à cette question.»

Comme souvent depuis ma rencontre avec Nelson Melody, il avait le mérite d'être clair sur ce qu'il voulait. Je n'insistais pas. Je le suivis alors dans la véranda. Ici aussi, rien n'avait bougé, de la table en plastique au lecteur vinyle – toujours en morceaux par terre – à l'endroit où je l'avais fait tomber. Même L'Attrappe-coeurs se mit toujours posé sur la table, dans la même orientation

que la dernière fois. Mon hôte ne sembla pas l'avoir remarqué et se mis à fouiller dans ses étagères. Je lui fis remarquer que le livre se trouvait sur la table et il en fut étonné. Pourtant, celui-ci était vraisemblablement resté au même endroit depuis le début du mois de septembre, soit durant trois mois. Cela laissait la porte ouverte à deux hypothèses, soit Nelson Melody ne venait que peu souvent dans sa véranda, soit il était vraiment tête en l'air au point de laisser traîner les choses durant des périodes assez longues. Finalement Nelson Melody n'avait pas lu ce livre durant les trois derniers mois.

Il finit par saisir puis me tendre le livre en se contentant d'ajouter un simple : « Tiens, voilà pour toi ». En prenant le temps de regarder l'objet que j'avais alors dans les mains, je ne pus que constater l'état d'usure du livre, comme s'il était épuisé d'avoir été lu et relu. Je vis alors Nelson Melody s'en aller dans sa cuisine, me sortant brusquement de mes réflexions. Par réflexe, je le suivis.

Il rejoignit le salon et c'est alors qu'il ouvrit la porte d'entrée. La manière de me mettre à la porte était plus silencieuse et sûrement bien plus subtile que la dernière fois, mais elle n'en demeurait pas moins relativement abrupte. Comme je passais devant lui, Nelson Melody se mit à me parler. Tout en l'écoutant, je traversais le pas de la porte et pivotais sur moi-même afin de lui faire face.

« Écoute, jeune fille, je sais que cela doit te paraître bizarre que je souhaite autant rester tout seul au point de t'éconduire encore une fois de la sorte,

mais crois-moi, il y a bien une ou plusieurs bonnes raisons autre qu'un simple hypothétique « dérangement » de ta part pour expliquer cela. Ne m'en veux pas de ne pas t'en dire plus, mais j'ai mes raisons.

-Ce n'est pas grave... Je comprends »

Il s'agissait bien entendu d'un « Je comprends » de circonstance. Je ne voyais pas vraiment quelle autre raison que le simple fait que je puisse déranger la solitude de ce vieil homme pouvait l'amener à me demander de partir si rapidement. C'est alors que, contre toute attente, Nelson Melody me fit une proposition quelque peu incongrue.

« Je n'en suis pas convaincu, mais tant pis... Écoute, aujourd'hui je n'ai pas la tête à voir du monde, mais si tu le souhaites, lorsque tu auras finit de lire l'Attrape-coeurs , si tu as besoin, je t'aiderai à faire ton compte-rendu. C'est le moins que je puisse faire en compensation de mon impolitesse.»

J'étais à des années-lumière de l'idée même qu'il puisse me proposer une telle chose. Le fait de passer plus de temps avec ce personnage n'était pas si attirante que ça. C'est dans cet état de légère confusion que je finis par répondre de manière détachée :

« Oui, pourquoi pas, si j'ai besoin. »

Il parut néanmoins satisfait de ma réponse, esquissant un de ses sourires

habituels.

« Ne te sens pas obligée si tu n'en as pas envie, je ne le prendrai pas mal.

-Ça marche, pas de soucis.

-Très bien...

-Voilà !

-Oui, voilà !

-Je crois qu'il est venu le temps pour moi de partir.

-Il faut croire oui. Mais dis-moi avant que tu t'en ailles je voulais te demander quelque chose.

-Oui ?

-Tu vas commencer à avoir l'habitude de mes questions bizarres, mais, tu m'as bien dit tout à l'heure que tu ne connaissais pas Serge Gainsbourg ?

-Oui c'est ça.

- Mais est-ce que tu connais le chanteur David Bowie ? »

Je cherchais dans mon esprit durant quelques secondes. Ce nom me disait quelque chose sans que je sache où l'avoir déjà entendu ni dans quel contexte.

« J'ai déjà entendu ce nom, mais je ne sais pas exactement de qui il s'agit.

- Ouf, cela veut dire qu'en 2063 il y a des gens qui s'intéressent encore à David Bowie au point qu'une adolescente en a au moins entendu parler.

Tout n'est peut-être pas si désespéré finalement... »

Sa remarque me fit sourire. Nous nous dîmes « au revoir » et, cette fois-ci, il ne me gratifia pas d'un « adieu » mais d'un simple « à bientôt ». Cela m'inquiéta.

Car ce « à bientôt » émanait d'un vieil homme qui ne connaissait pas la date du jour et parlait de personnes qui m'étaient complètement inconnues. Je me demandais s'il ne s'agissait pas d'un déséquilibré ou d'un fou qui pouvait avoir un comportement violent, ou encore d'un pervers sexuel. Pourtant, la personnalité et le comportement général de Nelson Melody ne trahissaient aucune forme de violence. Hormis le regard colérique et l'injonction dont il m'avait gratifié lors de notre première rencontre, tout chez lui ne laissait transparaître que de la gentillesse et dans une moindre mesure, une forme de sensibilité que je n'avais alors jamais vu chez un homme. Mais bien que je sois en pleine adolescence, je connaissais déjà la différence entre l'image que l'on veut renvoyer et ce que nous sommes vraiment.

Tandis que je rentrais chez moi, je me questionnais sur Nelson Melody. Ayant refusé d'y répondre, la question qui me tarabustait le plus le concernant était alors celle du choix de son nom. Je me décidais à écouter le soir même cet album de ce Serge Gainsbourg afin d'y chercher éléments de réponse.

Une fois chez moi, je saluais mes parents qui étaient tous deux assis

devant la table du salon, occupés sur leurs tablettes respectives. Mon frère n'était visiblement toujours pas rentré et lorsque je leur demandais où il se trouvait, je n'eus droit pour réponse qu'un simple

« Sûrement chez son copain Yassine ». C'est en prenant le chemin de ma chambre que j'entendis un bruit émaner justement de la chambre de mon frère. Flavien était effectivement à l'intérieur, allongé dans son lit, volets fermés et lumières éteintes.

« Tu es là, Flav ?

- À ton avis ?

-Tu ne traînes pas avec tes copains dehors ?

-C'est si peu évident que ça ?

-Sérieusement Flav...

-Non, je suis malade, j'ai mal à la tête.

-Tu l'as dit à papa ou à maman ?

-Andréa, toi et moi on vit sous le même toit. Tu sais très bien comme moi que nos parents s'en foutent de nous. »

Sa dernière réponse me fit un choc et je ne sus pas quoi répondre. Cela n'était pas dû à la violence de ses propos, mais bien parce que je pensais la même chose sans oser le dire. Mon frère avait passé la journée alité et malade à la maison sans qu'ils le remarquent. Je trouvais cela horrible pour lui. Je me mis à pleurer. Je retournais dans le salon afin de prendre un cachet et un verre d'eau pour mon frère. J'espérais qu'ils voient mes larmes et qu'ils finissent par m'en demander l'origine, mais ils étaient déjà partis

ailleurs. Une fois le verre d'eau et le cachet en main, je retournais à la chambre de mon frère et les posais sur sa table de chevet.

« Tiens, voilà un cachet et un verre d'eau, ça devrait te soulager un peu. »

Mon frère me répondit un « merci » noyé dans un sanglot. C'est à ce moment-là que je remarquais qu'il pleurait. C'était la première fois, depuis qu'il était devenu adolescent, que je le voyais pleurer. Je me glissais dans son lit à côté de lui et le pris dans mes bras sans vraiment me rendre compte de ce que j'étais en train de faire. J'avais beau le considérer comme le roi des merdeux, je m'étais pris sa tristesse en pleine face, et le fait que nous partagions tout deux ce manque de présence parentale n'arrangeait rien. L'écoute de l'album de Serge Gainsbourg fut remise à plus tard.

Nous ne nous dîmes rien et nous contentâmes de pleurer dans les bras de l'un et de l'autre. En m'endormant dans son lit, je remarquais une image défiler sur le mur-écran de la chambre de mon frère. Il s'agissait d'un joueur de foot en pleine frappe et dont le nom était inscrit en lettres dorées en bas de l'image : David Taiwee. Je compris alors pourquoi le nom de David Bowie m'avait paru familier au moment où Nelson Melody l'avait évoqué. Je me rendais compte de ma méprise, il ne s'agissait que de l'un des footballeurs dont mon frère était fan et non pas d'un chanteur. Cela me ferait d'autres chansons à écouter. Ce fut sur cette pensée que je m'endormis.

Chapitre 8 : Des Fleurs pour Salinger

Au réveil, j'étais seule dans le lit. Mon frère, dont la santé devait s'être améliorée, était comme à son habitude, parti vers un lieu qui m'était inconnu. Toute cette sollicitude entre nous était tellement rare que je me demandais alors si je n'avais pas rêvé. Malgré ce moment rare, le quotidien reprit son cours et les relations au sein de la famille ne furent en aucun point changées. Mes parents étaient toujours monopolisés par leur travail, mon frère toujours ailleurs et moi avec ma vie d'adolescente de classe moyenne.

Je mis une semaine pour lire L'Attrape-coeurs. Je le trouvais assez sympathique pour ce qui était du style d'écriture, mais pour ce qui était du sens profond de ce livre, j'avais du mal à y voir autre chose que les pérégrinations d'un gamin un peu rebelle dans le New York d'une époque qui m'était inconnue. Malgré cela, je me reconnaissais un peu en Holden Caulfield, le personnage principal. Comme moi, son cerveau fonctionnait sur flux tendu et le faisait se poser tout un tas de question. Comme moi il avait tendance à se faire renvoyer de cours et semblait quelque peu délaissé par ses parents qui ne semblaient être là que pour lui tenir rigueur de son comportement scolaire. Comme quoi, les préoccupations des adolescents de seize ans étaient peut-être restées les même au fil du temps qui passe.

Durant cette semaine, j'en profitais pour écouter « L'Histoire de Melody Nelson » de Serge Gainsbourg. Je mis un peu de temps pour m'acclimater au rythme et aux sonorités de cet album mais je finis par m'y plonger. Comme je l'avais remarqué lors du premier soir chez Nelson Melody, Serge Gainsbourg ne chantait pas vraiment, mais parlait, comme

s'il racontait une histoire. Je ne peux que vous recommander cet album, je l'écoute d'ailleurs en vous écrivant ces lignes. J'écoutais aussi David Bowie aussi mais je n'accrochais pas autant que Gainsbourg.

J'aurais pu largement dégager le temps nécessaire pour voir Lila, mais elle semblait toujours avoir quelque chose de mieux à faire. Seul Matthias prit contact à une ou deux reprises avec moi pour qu'on se voie et, faute de mieux, j'acceptai une de ses invitations. Ce fut une bonne surprise. Moi qui m'attendais à de courtes discussions stériles sur les cours entrecoupés de longs silences pesants, je me retrouvais à discuter avec lui de sujets intéressants et inhabituels pour moi tels que l'avenir, la vie, la mort. Ce genre de sujets de discussions dont les personnes profitent habituellement pour aligner tout un tas de poncifs fut là l'occasion d'un vrai échange, du moins c'est le souvenir général qui m'en reste. Le détail est, quant à lui passé à la trappe.

Mais vint alors le moment pour moi de commencer mon devoir maison de français et je fus rattrapé par mon incompréhension de son sujet. Nelson Melody m'avait bien proposé son aide et je n'étais toujours pas emballée à l'idée de retourner dans cette maison sombre et poussiéreuse habitée par un probable détraqué mental. Mais je ne voulais pas rendre une copie médiocre. Or, il me paraissait évident que, ayant annoncé qu'il s'agissait là de son livre préféré, ce Nelson Melody était le plus à même de connaître et comprendre cette œuvre et de m'aider à avoir la bonne note que j'espérais.

Au bout de cette semaine partagée entre la lecture, l'écoute de

musique, beaucoup de programmes télé et une discussion aux relents métaphysique avec Matthias, je finis donc par retourner sonner chez Nelson Melody, Attrape-coeurs à la main et peur toujours présente. Le portail était toujours bloqué en position mi-ouverte, il n'avait pas été réparé. J'attendis alors que le propriétaire des lieux ouvre sa porte d'entrée pour m'avancer sur le chemin goudronné.

« Ah, tu as déjà fini l'Attrappe-coeurs ?

-Oui »

Nous nous installâmes sur une vieille table en bois située dans le grand salon juste sous la mezzanine. Il se tenait assis en face de moi et il me demanda ce que j'avais pensé et compris de ce livre. Je lui expliquais mes difficultés et il proposa de nouveau de m'aider dans la rédaction de mon résumé. Ceci fut le début d'une semaine d'entrevues entre lui et moi, toujours répondant à la même mécanique. J'arrivais chaque jour pour 14 heures chez lui, il ouvrait la porte, nous nous installions sur la même table en bois et nous discussions avant que je ne rédige – toujours sous son contrôle – un ou plusieurs paragraphes de mon résumé. Je retournais ensuite chez moi aux alentours de 17 heures.

Cet enchaînement se répéta chaque jour dans une obscurité quasi totale. La seule lumière présente se faufilait dans les interstices que voulaient bien laisser passer les épais volets en bois. Le jeudi, je finis par demander à Nelson Melody s'il était possible d'ouvrir au moins une paire de volets. Il laissa planer un silence, et sans répondre, se leva avant d'aller ouvrir ceux de la porte-fenêtre identique à celle de la cuisine et qui donnait

également sur la véranda. Je ne pus m'empêcher de m'interroger sur le temps qui s'était écoulé depuis la dernière fois où cette porte fenêtrée avait laissé passer autant de lumière. À partir de ce moment-là, ces volets furent toujours ouverts à mon arrivée.

Je ne sais pas ce qui poussait ce curieux personnage à m'apporter son aide de la sorte. Mes deux précédentes visites s'étaient soldées sur des renvois polis mais secs et voilà que j'étais soudainement la bienvenue dans cette maison. Cela finit par constituer une nouvelle source d'inquiétude chez moi, m'amenant à ne jamais baisser ma garde. J'étais tellement vigilante que j'en arrivais à faire en sorte que nos mains ne s'effleurent pas lorsque je lui donnais ma tablette. Comme si un contact physique pouvait amener à un quelconque quiproquo d'ordre sexuel.

Mais avec ces visites régulières à Nelson Melody, je finis inévitablement par apprendre des choses sur lui. Toutes ces choses que je saisis n'étaient pas forcément le genre d'éléments qui permettaient de tracer parfaitement les contours d'une personnalité et encore moins les causes de celle-ci, mais un peu à l'image des étoiles dans le ciel nocturne, ces détails disparates mis les uns aux bouts des autres finissaient par former une constellation, un ensemble aux apparences logiques mais dont on n'avait absolument aucune certitude qu'il le soit vraiment.

Nelson Melody ne recevait aucune visite et ne recevait aucun coup de fil, comme si toutes ses connaissances l'avaient oublié ou étaient mortes. Parfois, alors que nous étions en train de travailler, il se levait sans raison de sa chaise et disparaissait dans la pénombre de sa maison sans que je ne

sache ni où il allait ni pourquoi il me laissait seule. Il finissait irrémédiablement par revenir, parfois souriant, parfois avec un rictus contrarié, rarement stoïque.

Ensuite, autre détail à priori insignifiante m'avait particulièrement marqué. Nelson Melody avait une vieille télé qu'il utilisait très peu. Durant cette semaine je ne le vis l'allumer qu'une seule fois et ce fut pour faire une commande de nourriture. Un drone lui livra ses provisions sur sa « piste à drone » deux heures plus tard. Aidant Nelson Melody à ranger ses achats dans le frigo, je pus constater qu'il s'agissait de choses simples mais en assez grandes quantités. Des tomates, de la laitue iceberg, du vinaigre, des boîtes de thon, des pâtes et pour finir, des cordons bleus en grande quantité.

Je me risquais à lui signifier que je ne pouvais que constater qu'il semblait apprécier les cordons bleus, il finit par m'indiquer qu'il en mangeait deux tous les matins au réveil. Cela m'étonna. C'était la première personne à me dire qu'il mangeait salé le matin. Les vieux films que j'avais vus montraient des Américains et des Anglais faire de même, mais en 2063 cette pratique, jugée dépassée – même par les cultures anglo-saxonnes, avait disparu et tout le monde autour du globe ne prenait pour leur petit déjeuner qu'aux sacro-saints céréales trempées dans un bol de chocolat chaud. Je ne sus jamais le pourquoi de cette habitude alimentaire chez Nelson Melody. Sur le moment, je me fis la réflexion qu'il faisait sûrement cela pour coller avec son nom aux consonances anglophones.

Il y eut en effet un moment où l'idée que Nelson Melody ne soit qu'une personne jouant un rôle s'installa dans mon esprit. Comme s'il était nécessaire pour lui de changer non seulement de nom, d'identité, mais aussi

de personnalité. Son comportement me semblait parfois bizarre. Déjà, il semblait ne rien faire de sa journée, comme s'il n'avait pas de choses à vérifier ou à entretenir. Je n'ai pas connu mes grands-parents, mais le peu de personnes retraitées que j'avais pu croiser semblaient certes avoir un rythme moins élevé que les personnes actives, mais demeuraient toujours occupées par mille et une choses, que cela soit leur passion, un engagement bénévole auprès d'une association ou bien la gestion de leur portefeuille d'actions.

Or, rien de tout cela avec Nelson Melody, qui passait son après-midi à m'aider dans la rédaction de mon compte-rendu et sans paraître vraiment préoccupé. J'étais convaincue que ce Nelson Melody devait s'occuper et s'inquiéter de bien des choses lorsque je n'étais plus là, mais durant cette semaine, il ne laissa rien transparaître.

En y repensant il y avait bien une chose de laquelle s'occupait Nelson Melody, c'était de son chat « Râ ». Ce fut d'ailleurs l'occasion pour moi d'apprendre que les Égyptiens avaient eu une religion à part entière, tout comme les Grecs ou les Scandinaves. Nelson Melody m'apprit que c'était dans ces différents panthéons qu'il puisait des noms qu'il attribuait aux différents chats qu'il eut. Hélios le premier, s'était ainsi vu remplacé par Apollon qui s'était lui-même vu succéder par Odin, prédécesseur de Râ. Nelson Melody me parlait régulièrement de ses chats, quitte à tomber dans le radotage, un peu comme s'il avait peur de les oublier. Ceci me semblait impossible vu la tendresse des caresses dont il gratifiait son félin au nom mythologique, qui rendait bien avec son ronronnement bruyant.

Je n'avais jamais eu d'animal de compagnie chez moi. Mon frère avait un jour demandé un rat, mais ma mère s'y était fermement opposée. Moi, cela ne m'était jamais venu à l'esprit. Pourtant, Râ, qui m'avait pour ainsi dire sauvé la mise lors de ma première venue chez Nelson Melody, ne semblait pas le moins du monde effrayé par ma présence. Au contraire même, ce gros matou venait régulièrement se frotter sur mes jambes afin de réclamer des caresses. Au départ, je redoutais de faire un mauvais geste, de le frotter trop fort ou pas assez, puis, par la force de l'habitude, je pris confiance et finis moi aussi par combler ce félin avec de nombreuses caresses.

Comme je l'avais plus ou moins constaté lors de nos première entrevues, il m'apparut de manière bien plus certaine encore que Nelson Melody était une personne que je jugerais aujourd'hui cultivée. Si je précise que j'emploie ce terme «aujourd'hui» et non pas à l'époque des faits, c'est bien parce que les personnes ne se jugeaient ou ne pouvaient vraiment juger quelqu'un de cultivé tant, comme je l'ai évoqué précédemment, ce que l'on appelle de nouveau aujourd'hui la « culture générale individuelle » s'était délitée au profit de l'immédiateté des informations contenues par internet. Connaissances accessibles partout, par tous et par le biais de tous les objets contenant un écran.

Cette culture riche chez mon hôte, je la constatais définitivement à l'occasion des moments où Nelson Melody et moi discussions de tout et de rien. Cela partait toujours du travail qu'il m'aidait à faire pour finalement dériver sur des sujets quelconques tels qu'un autre auteur, un film, ce que j'apprenais en cours etc. Hormis lui et les interrogations qu'il pouvait susciter chez moi, sujet qu'il évitait d'ailleurs à la perfection, aucune

question n'était éludée. Au début sur la réserve mais toujours impressionnée par ce flux tendu de paroles, j'intervenais très peu. Mais au fur et à mesure, je finis par rentrer dans la danse de Nelson Melody.

Il s'agissait d'une danse qui prenait place sur une musique non pas chantée mais parlée comme dans l'album de Gainsbourg. Une danse interdite aux écrans et dont l'immédiateté n'était qu'humaine et non pas électronique, où il ne s'agissait pas d'un ordre donné d'un danseur à l'autre mais d'un enrichissement mutuel, un peu comme une élève et son professeur mais sans la nécessité ou l'obligation d'apprendre pour avoir de bonnes notes.

Mais revenons-en à mon compte-rendu et à l'aide apportée par Nelson Melody. Celle-ci s'avéra prolifique au-delà de toutes mes attentes. Il semblait connaître par cœur le livre et ses thématiques, ainsi que la vie de son auteur. Il m'apprit pêle-mêle que le livre traitait de la difficulté à passer de l'adolescence à l'âge adulte, que l'auteur avait passé une partie de sa vie à s'isoler complètement des médias, que certains serial killers avaient ce livre en adoration ou encore qu'un groupe nommé Indochine avait fait une chanson en honneur de l'auteur. D'ailleurs il me fit écouter cette chanson, et je crois que j'ai rarement entendu un morceau dont les sonorités semblaient autant dépassées. Pourtant, le refrain me resta en tête jusqu'à la fin de la semaine : « Tiens des fleurs pour Salinger, locataire d'un monastère. » C'est ainsi qu'elle finit elle aussi par se retrouver dans ma playlist « Nelson Melody » avec l'intégralité de l'album « L'histoire de Melody Nelson ».

Il fallut attendre que je lui en reparle le dernier samedi des vacances. Je ne sais pas pourquoi j'interrompis la rédaction de mon

compte-rendu, pour tout à coup lui dire que je n'avais pas spécialement apprécié la chanson que j'avais écouté. Il fut tout d'abord surpris que j'ai eu la curiosité de m'intéresser à cet artiste, ne se privant pas de me le signifier.

Puis il partit je ne sais où, me laissant seule à la table. Les enceintes se mirent alors à répandre la musique dans toute la pièce. Nelson Melody me faisait écouter « Heroes » de Bowie et là, je ne sais pas ce qui se passa, mais tout me parla dans cette musique, que cela soit les sonorités, la voix du chanteur ou les paroles, ce fut comme un flash d'évidences dans ma tête. Tout venait naturellement comme si chaque note et chaque mot étaient d'une logique pure et implacable. Lorsque Nelson Melody revint après la musique, il me demanda si j'avais aimé et je lui répondis que j'avais adoré.

Il partit alors dans une multitude de détails sur la vie de Bowie qui me passionnèrent, mais dont je ne retins que deux choses : il était l'un des plus grands, si ce n'est le plus grand artiste du XXème siècle, et il se créait un personnage pour chacun de ses albums, personnage qu'il incarnait également dans la vie de tous les jours. Je trouvais ce concept génial, et cela semblait confirmer ma théorie sur le rôle que semblait me jouer Nelson Melody. Peut-être finalement ne faisait-il qu'imiter ce qu'il aimait ?

Arriva enfin le dernier jour des vacances. Il ne me restait plus qu'un ou deux paragraphes à rédiger pour mon compte-rendu et j'aurais très bien pu le finir chez moi, mais je comptais bien profiter de cette dernière journée avec Nelson Melody pour lui poser quelques questions et tenter d'en apprendre un peu plus sur lui. En arrivant je m'installais sur la table et finis ce devoir maison qui contenait à coup sûr plus d'informations que ne l'escomptait ma

professeure. Nelson Melody insista pour relire mon travail. Je lui tendis la tablette et il prit longuement le temps d'analyser le fruit de notre labeur commun.

« Ma foi, tu écris très bien pour une fille de ton âge. J'aime beaucoup les tournures de tes phrases.»

Je ne savais pas exactement ce qu'il voulait dire par là, mais c'était apparemment un compliment et je l'en remerciais. Il me rendit ma tablette, se leva et, sans aucune raison apparente, alla s'asseoir dans son canapé d'angle aux couleurs délavées. Un peu comme si, une fois son travail fini, il pouvait se permettre d'aller se détendre. Je me levai et me rapprochai du canapé lorsqu'il finit par me poser une question, de celle qu'il avait l'habitude de poser :

« Tu connais la trilogie de films « Retour vers le futur ? »

Moi qui m'attendais à devoir poser les questions pour engager un semblant de discussion avec lui, voilà que je me retrouvais une nouvelle fois à être interrogée sur ce que je connaissais ou ne connaissais pas.

« Euh... non.

-Il faut que tu voies ces films, Andréa, c'est une obligation !

-Bah...

-Combien nous reste-t-il de temps avant que tu ne parties ?

-Euh... au moins 3 heures.

-Parfait, nous allons regarder le premier ensemble alors. Je ne me lasserai jamais de ces films et je suis sûre que tu vas adorer. »

Nelson Melody se leva alors et s'éloigna par un petit escalier à droite de la pièce. J'avais l'impression d'être comme manipulée et de ne pas avoir le choix mais j'étais curieuse de nature et tout ce que Nelson Melody avait pu me faire découvrir jusqu'à présent était intéressant. De plus, il semblait beaucoup tenir à ces films et, m'ayant aidé pour mon compte- rendu, si les regarder avec lui était une sorte de compensation pour le service qu'il m'avait rendu, cela ne me dérangeait pas.

Il finit par revenir avec un boîtier qu'il ouvrit afin d'en sortir un CD. Il alluma ce que j'imaginai être un lecteur pour le CD et qui se trouvait rangé dans le vieux meuble en bois sur lequel trônait le vieil écran. Il saisit ce qui devait être une télécommande, je n'en étais pas sûre mais j'en avais déjà vu une presque semblable dans un musée. En pressant un bouton il alluma l'écran.

Je trouvais le film passionnant. Cette idée de remonter le temps dans une voiture et de rencontrer à l'occasion ses parents en pleine jeunesse était vraiment géniale. En fait, le concept même de voyage dans le temps ne m'était jamais venu à l'esprit, comme si notre époque était si satisfaisante que je n'avais jamais eu besoin de chercher quelque chose de rassurant dans mon passé ou dans le passé tout court.

Je m'interrogeai alors sur ce que je pourrais bien découvrir si je faisais un tel voyage. Mes parents ne m'avaient jamais parlé de leur jeunesse. Je savais seulement qu'ils s'étaient rencontrés à l'Université, pour

le reste, « circulez, il n'y a rien à voir ». Le film regorgeait de références à des éléments de la culture américaine des années 1950 et 1980 que j'avais du mal à comprendre. Nelson Melody prit le temps de tous me les expliquer, c'est ainsi que j'appris, entre autre, qui était Chuck Berry et que j'ajoutais Johnny B. Good à ma playlist.

« Alors tu as aimé ?

-Oui, c'est sympa comme film, c'est bizarre que je n'en aie jamais entendu parler.

-Je trouve aussi. Ces films sont de véritables classiques !

-Je me dis que j'aimerais bien avoir une voiture comme celle-ci pour aller faire un tour dans le passé de temps en temps.

-Moi aussi sûrement... »

Il avait dit cela avec une amertume qui ne laissait planer aucun doute. Je semblais avoir touché un point sensible. Il me parut alors qu'il s'agissait du moment parfait pour questionner mon hôte.

« Tout cela, ça me fait penser, c'est une vieille maison dans laquelle vous vivez, monsieur Melody.

-Appelle moi Nelson s'il te plaît. Oui, c'est une vieille maison.

-Elle a combien d'années à peu près ?

-Elle a été construite en 1979, par mes grands-parents. Je te laisse faire le calcul. »

Bingo ! J'étais donc dans une maison de 84 ans. Même si l'information semblait mince, c'était la première fois que Nelson Melody

me donnait autant d'informations sur lui. Et en plus il me demandait de l'appeler Nelson.

« Et vous leur avez rachetée ?

- Non, j'en ai hérité.

- Ah! quand même, ils devaient beaucoup vous aimer !

- Il faut croire... »

Cela n'avait pas duré longtemps. Déjà, Nelson Melody paraissait de nouveau se fermer sous l'effet de mes questions. J'essayai de renverser la vapeur.

« Je me demandais, vous n'avez pas de la famille, des frères, des sœurs, des cousins qui viennent vous rendre visite ? Au moins pour cette maison et les souvenirs qu'elle contient ? »

La réponse fut au-dessus de toutes mes espérances.

« Si, j'ai une sœur, mais elle m'a oublié, ou plus exactement, nous nous sommes oubliés, tout comme mes cousines et cousins d'ailleurs ou mes oncles et tantes. Ils ont chacun fait leur vie et cette maison et celui qui l'occupe ne sont devenus que des souvenirs parmi tant d'autre. Chacun d'entre eux est parti vaquer à sa vie de famille, à ses occupations dans son coin et il ne reste rien des liens qui nous nouaient les uns aux autres dans un temps plus ancien. Seuls les souvenirs et la génétique restent. Peut-être sont-ils morts ? Peut-être pensent-ils que je le suis également ? Peu importe puisque nous sommes déjà morts les uns pour les autres de par la distance et le

temps qui passe. Donc pour répondre à ta question, non aucun membre de ma « famille » ne vient et ne viendra jamais me voir. »

En disant cela, il avait baissé la tête comme pour cacher les larmes lui montant aux yeux, mais passé un instant, il finit par la relever et montrer de nouveau un visage quasi- impassible. Je trouvais ce qu'il venait de me dire d'une tristesse infinie. Même ma famille contenait plus de proximité entre ses membres que la sienne.

« Excuse-moi, je n'aurais pas dû te raconter ça...

-Non ce n'est pas grave, c'est moi qui ai posé la question.

-Je sais que tu vas te dire que je reprends mes mauvaises habitudes, mais je vais te demander de partir Andréa... »

J'avais trop tiré sur la corde et je m'en étais brûlé les doigts. De toute apparence, Nelson Melody ne voudrait plus de moi chez lui. Il alla ouvrir la porte d'entrée et je la franchis dans la foulée.

« Je suis vraiment désolé, Andréa...

-Ce n'est pas grave...

-Il ne faut pas me poser des questions comme ça, cela me met profondément mal à l'aise.

-Je crois avoir remarqué. Bon, je vous laisse. Merci pour tout, Nelson.

-De rien Andréa. »

Je m'engageai dans l'allée goudronnée. La porte se ferma dans mon dos. J'étais en quelque sorte triste et incapable d'en déterminer la cause

principale. Était-ce de l'empathie pour Nelson Melody et la solitude dans laquelle il semblait vivre ? Ou bien m'étais-je simplement attachée à cet homme, sa maison et mon habitude de m'y rendre ? Je remarquais alors que pour la première fois depuis ma rencontre avec Nelson Melody, je pensais à lui sans à aucun moment ressentir une sensation de malaise. Cela me dérangerait et je pris la décision de ne plus jamais revenir.